

Accompagner dans l'écriture, une traversée¹

Claire Lecœur

« On n'écrit rien si on n'avait pas au préalable beaucoup lu – pas seulement des livres, bien sûr, mais aussi la vie, le temps qui passe, les événements proches et lointains qui ont lieu, et les autres, tant dans leurs paroles que dans leurs agissements, leur comportement, leur visage et leur corps, et soi-même, pétri dans la même pâte, la même glaise, la même boue que tous les autres. On n'écrit rien si on ne procédait pas à une lecture continue du monde – lecture qui brasse les cinq sens, qui scrute le banal autant que l'exceptionnel, observe pareillement le beau et le laid, se penche sur l'énigme du bien autant que sur celle du mal (car, au fond, aucun des deux ne « va de soi ») ; lecture plurielle, zigzagante, radicante et proliférante. Lecture vivace, qui est un processus d'interprétation intellectuelle et affective du monde. » (Sylvie Germain, *Les personnages*.)²

Voilà. Aujourd'hui les *récits de pratiques* qui constituent cette revue existent. Ils portent des pensées vivantes, qui interrogent des expériences et donnent à comprendre un monde. Ils concourent à ce que, dans la littérature, on trouve de beauté.

À l'origine, des soignants du monde de la psychiatrie s'étaient réunis autour d'un désir partagé de *transmettre*. Aujourd'hui ils sont les auteurs de ces récits. Écrire pour garder trace de ce qui menace de disparaître, pour en faire connaître l'existence et, ce faisant, la perpétuer, est le moteur de nombreux écrivains. Encore fallait-il œuvrer à donner forme d'écriture à ce désir initial de témoigner.

Écrire. Explorer la foisonnante diversité des langues et chercher, dans la littérature et en soi, les formes d'une écriture personnelle. Entrer dans le vivant de la recherche de sens. Avancer dans l'invention et la construction de pensées, ou de rêves, qui attendent que l'écriture les mène au jour, leur donne vie. Écrire. Nombreuses sont les ouvertures, pourtant écrire ne va pas de soi. Car on n'écrit pas sans avoir à s'y mettre, dans l'écriture ; soi-même et pas un autre. Et corps et âme.

Depuis dix ans je conduis des groupes et j'accompagne des personnes dans l'écriture. Conduire des groupes dans les processus d'écriture est un métier : de rencontres et de présence, centré sur le vivant de la langue.

Je montrerai quelques-uns des éléments qui permettent le travail avec ces groupes : engagement de présence, place du silence dans l'écriture, cadre

¹ Cet article est paru dans le numéro spécial de la revue Éducation Permanente (Éd. Maison Blanche – CNAM), 2006 : *Être là, être avec, Les savoirs infirmiers en psychiatrie*, Djenet Arar, Roger-Patrice Bernard, Chantal Coquerelle, Cédric Couvreur, Doris Irep, Gérald Kauffer, Serge Klopp, Michel Mignot, Monique Trost.

² Sylvie Germain, *Les personnages*, Gallimard, coll. « L'un et l'autre », 2004.

d'écriture, et différentes étapes du processus. Ensuite je développerai l'accompagnement, les formes de l'écoute ; la traversée.

Je me donnerai, pour écrire, le même cadre qu'à ceux que je conduis : j'explorerai les traces inscrites par l'expérience avec ce groupe. Je m'approcherai, autant que l'écriture le permettra, du mystère toujours renouvelé de ces créations partagées ; de cette fécondité qui est au cœur du travail.

Être là

Peut-être, au groupe, ai-je lu, le premier jour, ces mots qui ouvrent un livre écrit par Jane Sautière : « J'ai commencé ce texte lorsque je vous ai écouté. Il ne s'agit pas d'écrire une souffrance (la vôtre ou la mienne). Il s'agit d'être là. » (*Fragmentation d'un lieu commun.*)³ Peut-être ai-je lu, de ce livre, d'autres fragments ; et parlé de la beauté dans l'écriture qui délivre une présence singulière au monde carcéral, lieu du travail de l'auteur. Sans doute ai-je parlé de cette voix qui nous touche, nous ouvre un accès, nous donne à éprouver ce monde, à le penser, à le comprendre.

J'ai, ce jour-là, lu quelques-uns des mots que ce livre a inspirés à un autre écrivain, Sylvie Gracia⁴ : « L'écriture seule peut tenter d'attraper quelque chose de notre humaine condition – ce qui est essentiel – la recherche de notre champ de vérité. Le champ de vérité, oui : souvent, ouvrant un livre, je sais s'il donne sur un territoire humain, ou non. La vérité de l'humain. »

C'étaient les premiers instants de ce groupe d'écriture, les premiers pas vers la rencontre. Pour nous aussi, autour de la table, il s'agirait d'être là. Là. À nos métiers de présence – les leurs, le mien –, à ce qu'ils convoquent de nous-mêmes. Là. À ce que la littérature permet d'en rechercher, de ces présences au monde ; et de la vérité de l'humain.

Accompagnatrice en écriture, éveilleuse d'écriture, formatrice... Nombreux sont les mots qui désignent ce métier qui m'entraîne dans des territoires où l'on travaille avec, pour, et parfois contre l'autre. Où l'on ne connaît, avant la rencontre, ni les affects qu'elle éveillera, ni comment elle nous mettra souterrainement *au travail*. Où, pour accompagner, il faut commencer par s'avancer soi-même, à découvert. Car, dans un groupe d'écriture comme ailleurs, la confiance ne se postule pas, elle se donnera peut-être.

Être là, aux autres qu'on découvre, avec les savoirs qu'on a construits, qu'il faudra renouveler, adapter, inventer dans l'ici et maintenant de l'accompagnement et des rencontres.

Être là. Avec le désir des écritures qu'on va faire émerger, qu'on attend. Avec la curiosité renouvelée pour ce qu'on récolte de vivant lorsque, après le saut dans l'écriture qui demande de se déprendre du déjà connu, des vérités s'énoncent en s'écrivant.

³ Jane Sautière, *Fragmentation d'un lieu commun*, Verticales, 2003.

⁴ Sylvie Gracia, *Être là*, www.remue.net, 2003.

Être là. Dans cette posture qui œuvre dans les champs de la création. Assumant la responsabilité « que les mots ne soient pas un amusement séparé du monde, mais portent une charge d'être vitale. » (François Bon, *Tous les mots sont adultes.*)⁵ Pour soi-même, lorsqu'on ouvre les chemins, et pour ceux qu'auprès de leur écriture on conduit.

Écriture et silence

Commencer, pour écrire, par s'éloigner des proliférations de paroles et de discours qui recouvrent le monde. Chercher son endroit, son coin, son abri. Le silence est le premier sas, la voie d'accès. Il conduit aux portes intérieures, les ouvre sur l'espace du dedans, sur l'intime.

Dans le silence, l'intime se dépouille des langues qu'on agite dans les discours et sous le poids du monde. Dans le silence, l'intime fraye ses chemins vers les grottes où l'attendent, en deçà des mots, non pas la réalité mais les traces qu'elle inscrit. Du monde, dans le silence, l'intime rencontre les dépôts.

« Écrire c'est frayer aux choses leur temps dans le silence et confier ainsi aux mots le pouvoir de les dire – du silence – dans ce qu'elles sont. » (Fedida, *L'absence.*)⁶

Conduire des groupes dans les processus d'écriture c'est établir une place au silence dans les relations qu'on instaure. C'est inscrire le silence entre soi et les autres, et le silence au-dedans de chacun ; c'est construire, dans les relations, l'espace de vacuité qui permet, depuis ce silence qu'on partage, d'écouter les autres et soi-même.

Accompagner des personnes dans l'écriture c'est avoir construit, pour soi-même, l'exigence de silence qui retire du monde mais permet de l'accueillir en soi. C'est avoir creusé, dans le silence intérieur, l'espace où le monde s'éprouve, et s'interroge. Où se construit, entre intime et extime, l'éminemment personnel d'une forme d'être au monde.

Écrire c'est porter, au dehors de soi, ce qui sourd du silence de l'intime, dans une langue qu'on façonne autant qu'elle nous façonne.

Groupes d'écriture. Ça commence comme ça

Avec le groupe, le premier jour, on met l'écriture au centre. On demande que chacun se présente avec ce qu'il en est, pour lui, de l'écriture ; les désirs, les pratiques. Les projets aussi. On demande aussi de dire ce qui, dans cette relation avec écrire, a conduit vers le groupe d'écriture : les attentes ? les rêves ? Avec les attentes s'expriment les doutes ; craintes de se dévoiler, de s'y perdre, de ne pas savoir... Les rêves, eux, disent des rencontres de lecture ; ils transmettent des goûts pour des formes littéraires, pour des auteurs.

⁵ François Bon, *Tous les mots sont adultes*, Fayard, 2005.

⁶ Pierre Fedida, *L'absence*, Gallimard, 1978.

Derrière les doutes on entend les difficultés. On se demande si l'on parviendra, ensemble, à les traverser ; on prend des repères. On écoute aussi les goûts de lecture ; on se demande ce qu'on en retrouvera, plus tard, dans les écritures.

Ensuite on se présente, soi, formatrice. L'écriture en soi. Ce que l'expérience d'écrire a permis de construire et d'ouvrir à la conscience, le labeur, le vivant, les empêchements, le processus. De la création on connaît les interminables conflits entre forces qui poussent à créer, et forces qui veulent détruire. On connaît les désordres qu'on rencontre, qu'on traverse ; les étapes, les obstacles, les sauts, les dépassements. On a, dans l'expérience, construit des repères. On accompagnera avec cela : l'expérience, et les repères construits.

Puis on parle de littérature : des langues qu'on rencontre dans les livres, ces langues taillées, singulières, qui profèrent ou murmurent, qui lèvent l'opacité du monde avec les mots. Parlant de littérature on dit, de soi, l'oreille lectrice. Elle écoute les voix dans les textes, et le vivant dans les récits. On dit que c'est avec cette oreille-là qu'on écouterait les textes.

Puis on énonce les règles de parole dans le groupe. On dit qu'ici, la parole est au service de l'écriture et des textes. On dit que c'est cela, le travail du groupe d'écriture : c'est accueillir chacun, avec ses recherches et ses doutes, c'est accompagner avec cela, la langue, les questions, et les recherches.

On dit qu'on entendra tout à l'heure des textes tout juste écrits, brûlants et fragiles ; qu'on les écouterait avec l'attention et le respect qu'on leur doit : parce qu'on sait qu'écrire c'est commencer par chercher, à l'aveuglette ; c'est chercher, échouer, chercher encore, et peut-être trouver. On dit qu'on est là pour accompagner cela, ces recherches.

On dit aussi qu'écrire n'est pas mettre le réel dans un texte ; qu'écrire n'est pas transcrire un *déjà là dans les mots*, ou transposer un *déjà construit dans la pensée*. On dit qu'écrire, c'est percevoir et saisir, et transformer ; qu'écrire c'est s'aventurer, sur la voie des mots, à la recherche de ce qu'on pressent de vérité, personnelle et singulière... On dit que, dans l'écriture, c'est ça qui se cherche : cette vérité de celui qui écrit.

On a, à ce point du travail, beaucoup parlé. On a ouvert des portes. On a nettoyé les premiers accès. On sait que, pour l'instant – on ne se connaît pas encore –, ils ne savent pas si l'on tiendra ce qu'on a dit, la sécurité, le respect. Mais on sait que, dans le silence d'écrire, les mots s'adresseront à ce qu'on a dit de l'écoute.

Percevoir et saisir

En Provence, Cézanne peint la montagne Sainte-Victoire. Il cherche, obstinément, à percer les secrets du corps de la montagne et de ses formes là-bas, derrière les lignes foncées des troncs et les mouvements des grands pins. Peau de la montagne scintillant sous ciel intense, lumières, couleurs, formes. Cézanne scrute les formes et les volumes du grand corps. Les rondeurs, les creux, les ombres : là. Les ombres sont-elles concaves ? Ou convexes ? Cézanne veut saisir ce qui se tient de beauté dans ce corps. La saisir, et la faire naître dans ses toiles.

Percevoir. Dans le réel chaque jour rencontré, l'intime distingue des signes qui l'appellent. Les sens éprouvent, flairent, dénichent les lieux où l'émotion inscrit ses charges vives. Fragments signifiants dans le réel chaque jour rencontré, ils suscitent des liens d'attraction entre le monde et l'intime. Commencer par porter à ces signes l'attention qu'ils requièrent. Percevoir, discerner.

Dans les villes, dans la foule, dans les lieux familiers, les lieux du travail, de l'expérience ou de la mémoire, interroger les espaces, les visages, les corps, s'en approcher. Où sont les signes ? Quels signes ? Chargés de quelles énigmes ? Questionner le monde, questionner l'autre, le différent, l'étranger. Retrouver pour cela l'étonnement de l'enfant. Comme l'enfant, questionner le monde, et questionner la langue.

À Saint-Malo l'écrivain Jean-Marie Le Clézio se demande, en regardant l'eau, si, ici, on dit *il* – l'océan –, ou si l'on dit *elle*, la mer. L'écrivain éveille une curiosité qui n'avait pas trouvé voie vers la langue : il cherche une frontière dans les eaux, il désigne une frontière dans la langue. *Il ? Elle ? Elle* : ses marées qui viennent et se retirent, loin, très loin sous des espaces incroyablement variables de lumières, et l'air léger, et la beauté à quoi l'on assiste lorsqu'elle laisse derrière elle ses éclats dans les sables brillants. *Lui*. L'océan. Puissant, profond, immense. Ses fracas contre les bords, dans les Landes, à l'endroit de la faille. Lui, si puissant toujours, contre les flancs d'Afrique. *Lui, elle*. La langue introduit une différence de genre entre les eaux. Le masculin immense recouvre-t-il le féminin des marées ?

Percevoir. Quelque chose se passe, s'est passé, on cherche à l'écrire. Où était-ce ? Dedans ou dehors ? Le matin ou le soir, la nuit ? Y a-t-il une porte, un kiosque avec des couvertures de journaux, une rue, une fenêtre ? Quels sont les détails, les images qui insistent, les lumières ? Et les odeurs ? Écrire ce qu'on voit, traduire ce qu'on éprouve. De la perception (du souvenir, de l'image), ne rien garder pour soi : la dépenser toute entière.

Saisir. On connaît l'écart entre perceptible et dicible. « Je ne puis arriver à l'intensité qui se développe à mes sens » écrit Cézanne qui cherche à saisir la beauté. Les mots échappent, les mots manquent, ce qu'on perçoit n'est pas dans les mots. On connaît cet écart, entre ce qui s'éprouve et les mots. On conduit vers cet écart, on sait que s'y trouvent les dépôts précieux, les sources d'écriture. Ensuite on suscite, depuis l'écart, les premiers élans de langues, les premières récoltes de mots.

Langues mouvantes, sans cesse se construisant dans l'entre soi et le monde, et les autres, et ce qu'ils nous adressent. La création puise ses sources dans l'irréductible écart entre perceptible et dicible. Dans cet écart elle cherche des formes. Depuis cet écart elle rapporte, transforme et construit.

Formes de l'écoute

Après avoir conduit vers l'écriture on attend, sur l'autre rive, celle de l'écoute.

Cette écoute, pour la nommer, on commencera par la dire *poétique*. L'écoute poétique accueille la foisonnante diversité des langues qui surgissent, incertaines, dès les premiers jets d'écriture. Elle montre les pics dans la langue, le rythme dans les phrases, la force des images, et le musical dans les mots ; elle

les nomme. Elle dit ce qu'on pourrait en reprendre, de ces traces vives, dans le travail du corps de la langue.

Mais l'écoute, on la dira aussi *littéraire*. L'écoute littéraire accueille non pas la perception elle-même, mais la perception *dans sa transformation*. Souvent dans les groupes on a aussi envie d'en parler, des perceptions premières, en dehors d'écrire. L'écoute littéraire conduit ailleurs, vers ce qui se saisit dans la recherche du beau, d'une voix, d'un style : trouvé et créé dans la langue.

« Aucune activité humaine ne peut se passer, sous des formes proclamées ou confuses, de prétendre à créer du beau et du vrai dans le monde selon nous, qui ne sommes *du monde* que par cette voie. » (Gantheret, *Incertitude d'Éros*.)⁷

Langues puisées dans le vivant de la rencontre, en soi, avec le langage et le monde. Langues adressées à l'oreille poétique et littéraire, à ce qu'on en construit dans le groupe. Langues neuves, voix créées ; elles inscrivent leurs originalités dans l'usage commun de la langue, elles participent à son renouvellement.

Temps de la lecture. L'un après l'autre les textes qu'on a suscités avec une proposition d'écriture sont lus autour de la table. Chaque texte, lu à voix haute. Corps, émotions. Derrière les corps, avec les émotions : les textes. Après chaque lecture, l'écoute accueille ce que les *voix dans les textes* ont trouvé d'originalité dans leur forme, et ce que cette originalité délivre de vérité en recherche. Soit-même on inscrit ces originalités pour la suite, dans les fils tressés des écoutes.

Fils tressés des écoutes. L'écoute est poétique, littéraire, elle est aussi *poiétique*. Cette autre écoute se penche sur les relations qu'entretiennent les auteurs avec leurs textes, leur écriture, leur chantier. Elle s'attache au *travail créateur*. (Anzieu, *Le corps de l'œuvre*.)⁸ L'écoute poiétique accompagne dans le travail de l'œuvre, elle renforce la relation des auteurs avec ce qui se cherche, ce qu'ils construisent, qu'ils façonnent et qui les façonne.

De la création, l'écoute poiétique connaît les terrains qu'on arpente, les bouleversements, les étapes, les *figures* qui tiennent les passages. Elle connaît l'inéluctable affrontement entre forces vives et forces négatives, *maléfiques*. « Le travail créateur est une médaille dont la face négative, destructrice, est indissociable de la face positive, créatrice. Il n'y a pas d'activité des pulsions de vie sans un revers apporté par les pulsions de mort. » (Anzieu, *Créer détruire*.)⁹

Créer rend fragile. On entre dans la création – d'un article, d'un ouvrage, d'un livre – sans savoir dans quels inconnus le processus nous conduira. Créer. On entre dans la folie et la démesure qu'on porte, dans les doutes, les pièges qu'on se tend – on y tombe, on en sort ? Créer, on trouve les sarcasmes, l'inconnu, les peurs. On menace l'équilibre intérieur, les savoirs acquis, les repères.

Dans le groupe d'écriture, l'écoute poiétique veille à la sécurité de chacun ; elle prend soin de l'entourage favorable. Elle accueille le sens et le neuf portés dans

⁷ François Gantheret, *Incertitude d'Éros*, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », 1984.

⁸ Didier Anzieu, *Le corps de l'œuvre*, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », 1992.

⁹ Didier Anzieu, *Créer détruire*, Dunod, 1996.

les langues qui se cherchent, elle consolide les découvertes et les oriente vers l'avenir du travail. L'écoute poïétique s'enquiert des difficultés rencontrées, en repère la nature selon les étapes du processus, les nomme quand la relation le permet, propose des voies de détour. Elle accompagne, étape après étape.

Écrire et accompagner dans l'écriture se font, l'un et l'autre, à traverser les étapes du même processus. Écrire et accompagner sont, l'un et l'autre, un travail de création : création de textes et création de l'entourage inter-subjectif qui permet d'accompagner l'écriture. Co-construction de sens, entre écritures adressées et accompagnement dans l'écoute.

Conduire ces groupes... souvent me vient l'image d'un navire, le fleuve est gros, les remous profonds, les courants menacent... Conduire ces groupes, c'est poser et tenir le cadre qui permettra que chacun s'avance vers sa création, soutenu par la sécurité qu'apporte l'entourage favorable.

Conduire ces groupes c'est avoir, soi-même, maintes fois traversé le fleuve avant d'accueillir sur le navire. C'est connaître ce que, de soi, on met en jeu dans le travail, et l'entendre dans ce que les autres en relatent. Conduire ces groupes c'est savoir qu'on entreprend la traversée sans pouvoir présumer de ce qu'on en rapportera.

Désordres

« Il se passe quelque chose, on ne sait quoi, dont la mention ne figure nulle part. L'affaire dépasse notre stature chétive. Quelqu'un d'inique – d'irréductible, sans doute –, tient le passage. Les mots que nous hasardons, les pauvres récits qu'on échafaude suscitent un grand rire méprisant, silencieux, dans le noir. Mais rien, hormis cela, n'interdit de tenter l'aventure. » (Bergounioux, *La puissance du souvenir dans l'écriture.*)¹⁰

On a quitté les vacarmes du monde, les peaux affairées du travail, les proliférations de paroles et les fièvres de produire, on s'est engagé sur les chemins de silence. Très vite il a fallu affronter les sarcasmes qui tiennent les premières portes. On a juré qu'on retournerait dans les temps au temps de l'horloge sociale. Ces premiers sarcasmes, on les connaît, on avait les arguments pour se défendre. On croit cela.

Ensuite on a gagné l'espace intime, où *vouloir énoncer* cherche à saisir... Quoi ? Quels rêves insensés, quels fabuleux élans ? Pendant des jours on a noirci des pages de signes qu'on savait n'être qu'approches, que préalables.

Quelque chose tout à coup, intense, stupéfiant, dans le corps. On suffoque, tout s'accélère, on s'arrête, on est assailli, saisi, quelque chose, quoi ? On court vers le carnet on attrape on couvre des pages, Non ! Ça n'est pas ça ! On recouvre, on rature, ça n'est pas ça.

Cinglantes censures. Les sarcasmes on croyait les avoir laissés derrière la porte du silence, on les retrouve, ils sont là : dans le geste rageur qui rature, dans la main qui rature, dans le corps, dedans soi.

¹⁰ Pierre Bergounioux, *La puissance du souvenir dans l'écriture*, Pleins feux, 2000.

Où est l'autorité dans la langue ? Qui fait la loi ? La grammaire ? La syntaxe ? L'héritage des phrases qu'on égrenait, complexes et subtiles, dans les salons dorés des marquises ?

Pouvoirs de la langue, pouvoirs dans la langue, on y perd cohérence avec ça, ces pouvoirs qui menacent, qui sidèrent, qu'on veut prendre, qu'on prend, dans la honte, l'éclat strident des grands rires qui s'abattent sur l'élan.

« Écrire est dérisoire : une digue de papier contre un océan de silence. » (Sylvie Germain, *Personnages*.)

On a donné leur temps aux sarcasmes. Jour après jour, semaine après semaine, avec l'obscur mais vive nécessité, on a cherché, on cherche. Ce temps qu'on y passe ! Ce temps ne connaît pas l'autre temps, l'horloge sociale, qui coupe au scalpel dans le temps de créer.

Six heures du matin, l'ordinateur s'éteint : il emporte l'œuvre en chantier derrière le noir placide de l'écran. Perdre. C'est avec ça qu'on travaille. Perdre, retourner aux pages éparses qui recouvrent les tables, chercher dans la perte. Chercher parmi les carnets, chercher parmi les tomes épais du Grand Robert empilés, ouverts, lourds, dans les fauteuils, chercher parmi les livres annotés, les voix des compagnons auteurs, chercher, et, parmi tous ces signes, écrire le mot *désordres*.

« Écrire, c'est s'inspirer du rêve qui donne une forme précaire aux désordres insensés de nos désirs, à notre sauvagerie et notre infirmité natives. » (Pontalis, *Traversée des ombres*.)¹¹

Après, c'est là. C'est là dans les désordres de soi et des signes, dans cet amas, informe, dehors ; dans l'amasement, dedans, des phrases cent fois écrites, cent fois pétries, inscrites, couche après couche, dans l'écart que rien ne comble. À un moment c'est là, on est dedans, on a lâché la maîtrise et ça se met à écrire, ça nous traverse, on trouve les compromis qui plient la syntaxe aux besoins qu'on en a, on avance avec ça, ça avance, ça résorbe les pages sur les tables, on déchire les pages, on avance, ça avance, on tient la rigueur qu'on se donne pour la beauté, on tient ça et ça avance, ça prolifère entre les mots, entre les phrases, ça avance, ça s'ordonne, ça avance, ça travaille, on est dedans : *Je* écrit.

« J'écris : j'écris parce que nous avons vécu ensemble, parce que j'ai été parmi eux, ombre au milieu de leurs ombres, corps près de leurs corps ; j'écris parce qu'ils ont laissé en moi leur trace indélébile et que la trace en est l'écriture : leur souvenir est mort à l'écriture ; l'écriture est le souvenir de leur mort et l'affirmation de ma vie. » (Georges Perec, *W ou le souvenir d'enfance*.)¹²

Fondations

Sans la psychanalyse mes désirs de créer se seraient écrasés dans les peurs. Il fallait les prendre en soi, ces désordres, et, malgré le vertige, en reconnaître l'intériorité. « Après avoir reconnu que le moi n'était pas plus le maître en sa demeure que la terre n'était au centre de l'univers, il a fallu de surcroît accepter

¹¹J.-B. Pontalis, *Traversée des ombres*, Gallimard, 2003.

¹² Georges Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, Denoël, coll. « Les lettres nouvelles », 1975.

le constat qu'il était, ce moi, de l'intérieur, occupé, miné, subverti par le démoniaque, le mortifère. » (Gantheret, *Incertitude d'Éros*.)¹³

Créer. On voudrait créer sans avoir à *faire avec* détruire. On voudrait la vie sans la mort. On voudrait la beauté, se fondre dedans, qu'elle nous... comble ? On voudrait... le tout de la beauté dans les mots. On est dans l'« impérissable nostalgie d'un état où la mère qui apprend à parler se confondrait avec la mère qui a procuré les soins corporels. » (Didier Anzieu, *Les traces du corps dans l'écriture*.)¹⁴ On travaille avec la nostalgie, à s'en extraire.

« Donner la vie à une œuvre rassure sur sa propre toute-puissance, sur sa fécondité, sur son éternité : acte de foi narcissique immense et mouvant comme la mer toujours recommencée entre les pins, entre les tombes. » (Didier Anzieu, *Créer détruire*.)¹⁵ La mer derrière les pins, la beauté du corps peint par Cézanne, derrière les pins. La beauté, on voudrait la saisir, pourtant elle nous échappe toujours.

On travaille avec ça. On cherche la beauté et la beauté c'est la fécondité, c'est la mère. Elle est le féminin des marées, elle contient le masculin immense. On s'approche de la beauté, on l'éprouve, on la connaît, elle est là, on l'a connue, elle se retire. Il faut s'y résoudre, cette beauté première, on l'a perdue ; et l'autre vers quoi elle se détourne, c'est le père. Le père, lui, c'est à la parole qu'il ouvre l'accès.

Perdre. Dans l'espace ouvert derrière la perte, je trouve l'amour des récits. Cela, c'est à lui que je le dois, à ce père. Il inscrit le vivant de ses récits dans les relations qu'il tisse avec le monde, il donne son nom. Voilà. Ils sont ensemble ces deux-là, la beauté féconde et le vivant des récits. Ils sont le cœur du travail. Ils ont fait le noyau qui demandait à entrer dans la langue.

On travaille avec soi, avec la beauté, la perte, avec le nom qu'un père vous donne, avec la fécondité qu'on trouve en soi, que l'écriture délivre.

« C'est l'inconnu qu'on porte en soi : écrire, c'est ça qui est atteint. » Duras écrit cela dans *Écrire*.¹⁶ Duras rajoute, avec l'entièreté qu'on lui connaît : « C'est ça, ou rien. »

L'entourage favorable

Sans la psychanalyse je n'aurais pas écrit. Sans elle je n'exercerais pas non plus ce métier.

Métier de présence. Présence tissée d'écoute et de paroles. Métier de langage. « Tout langage est recherche intense d'autrui et de soi, relation, expression de la réflexion et du rêve. » (Claudie Cachard, *L'autre histoire*.)¹⁷ Métier qui accompagne, avec le langage, vers un langage dans l'écriture. Métier qui

¹³ François Gantheret, *Incertitude d'Éros*, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », 1984.

¹⁴ Didier Anzieu, *Les traces du corps dans l'écriture : une étude psychanalytique du style narratif*, in *Psychanalyse et Langage*, Dunod-Bordas, 1977.

¹⁵ Didier Anzieu, *Créer détruire*, Dunod, 1996.

¹⁶ Marguerite Duras, *Écrire*, Gallimard, 1993.

¹⁷ Claudie Cachard, *L'autre histoire*, Des femmes, 1986.

demande une curiosité véritable pour ce qui réside, dans l'humain, de forces vives, de forces à créer.

Pendant longtemps je ne le savais pas, j'étais submergée ; lorsque j'accompagne des groupes dans l'écriture, j'ouvre un espace intérieur où j'accueille des désirs et des rêves d'écrire. Les désirs ne viennent pas sans les doutes. J'accueille aussi cela ; connaissant les forces, les désordres, et la perte.

Quelqu'un est là, qui attend. Qui recevra, accueillera par sa lecture. Quelqu'un est là, qui protège : des forces destructrices qui se tournent, en soi, contre ce qu'on crée ; des forces négatives qui voudraient se décharger, hors de soi, dans le groupe.

Lorsque j'accompagne des groupes, je prends le temps d'établir ce que Didier Anzieu nomme, dans *Créer détruire*, l'entourage favorable. Il s'agit d'« aménager un environnement susceptible de constituer, autour de l'auteur, une aire transitionnelle : environnement respectueux de sa liberté, capable de fonctionner comme un écho ou une caisse de résonance, assurant le relais, la médiation entre la réalité psychique interne du créateur et la réalité externe du public à venir. »

Établir cet entourage favorable c'est introduire la rigueur dans les liens qu'on tisse autour de la table. Je dis le cadre, je le rappelle au moment des lectures et chaque fois que nécessaire. La rigueur permet la confiance. Les auteurs l'éprouvent dans la confiance qu'ils donnent dans l'écriture. Écrire. On commence par se dévoiler. On cherche l'inconnu qu'on porte. On construit ses pensées avec cela.

Lorsqu'une difficulté se présente, je demande de l'énoncer. Ce qui se dit me permet de situer la difficulté dans le processus. Difficultés à entrer dans le silence, à saisir, à donner forme, à renoncer, à choisir, à structurer, à construire... Dans ces difficultés j'entends ce qu'elles révèlent du négatif au travail. Ensuite je cherche, dans l'intuition des paroles adressées en retour, à restaurer l'élan et à soutenir, contre les forces négatives, les forces vives.

« Il n'est de sens que porté par une parole qui découpe et assemble. » (Gantheret, *Moi, Mondes, Mots.*)¹⁸ Qui dit découpe dit perte, réduction de ce qui prolifère dans la mémoire (pour l'écriture des pratiques), réduction de ce qui prolifère dans l'épaisseur sémantique des mots. J'accompagne à choisir, à trouver l'angle, le cadrage, la fenêtre qui corresponde à ce que j'ai perçu de la nécessité confiée à l'écoute poétique.

Puis le récit pousse l'écriture vers l'avenir, dans le temps du récit. Pendant, avant, après.

« Les découvertes sont validées par l'entourage qui assure le relais entre la réalité interne et la réalité extérieure. » (Didier Anzieu, *Créer détruire.*) L'écoute poétique reçoit la langue qui relate. L'écoute poétique participe par ses questions à activer la dynamique associative, à mettre la pensée en

¹⁸ François Gantheret, *Moi, Mondes, Mots*, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », 1996.

mouvement. L'écoute littéraire transmet, au fur et à mesure, l'avancée en intelligibilité des univers que l'écriture délivre.

Il y a du féminin dans cette écoute, qui « attend d'être pénétrée par un projet dont elle sent en elle la fermeté, à quoi (elle) répond activement, en prenant part, en apportant sa contribution, en libérant ses possibilités, en créant à partir de là les formes d'une pensée originale. » (Anzieu, *Le corps de l'œuvre*.)

Accueillir, prendre en soi, et, avec ce qu'on reçoit, accompagner plus loin le sens trouvé et créé, vers l'avenir du texte. « Oui, je vois le groupe, le patient, je sens la tension qui monte... Vous, où êtes-vous ? Quelle proximité avec les autres corps ? Comment sont les voix ? Elles disent quoi ? »

L'écriture est une traversée : depuis l'efflorescence des premiers jets jusqu'à la recherche d'un style, dans le travail du style, avec et contre les normes. Le joug des normes j'ai cherché à le montrer dans *Désordres*. Le joug des normes agit dans les groupes. Grammaire, orthographe et syntaxe, si promptes à prendre le pouvoir dans la langue, à geler les élans. L'entourage favorable contient les débordements des interventions correctrices de ces normes, repousse les normes plus loin, vers la fin du travail ; n'empêche pas toujours qu'alors elles éteignent une certaine lumière dans les textes.

Quelles que soient les modalités que prennent les recherches d'un style, retenons ici, avec Anzieu, que le style se trouve dans l'écart par rapport à la norme, qu'il est *un langage personnel taillé dans la langue commune* ; que le style, *c'est la personne*.¹⁹ Il en faut, du temps, pour le trouver, ce style. Parfois une vie.

Écrire. Chercher dans la langue une écriture qui donne corps au singulier de ses découvertes et rencontres intérieures. Ainsi, dans le groupe d'écriture, chacun, soutenu par l'entourage favorable, peut s'engager dans la tâche « qui consiste à maintenir, à la fois séparées et reliées l'une à l'autre, réalité intérieure et réalité extérieure. » (Winnicott, *Jeu et réalité*.)²⁰

Ensuite, c'est le travail. Le long, lent, et laborieux travail. Le travail qui, entre l'écriture et la lecture de ce qu'on a écrit, construit le sens, donne forme intelligible au vivant saisi. Construire. Donner corps à une œuvre. « Et quand je dis travail, j'entends vraiment la ponctualité, la constance, le morne sérieux avec lequel on prend l'habitude de peiner sans interruption. » (Pierre Bergounioux, *Le grand Sylvain*.)²¹

Pousser le travail jusqu'à ce que les textes soient au plus proche du sens que l'écriture avait levé, a développé, et construit. Réécrire jusqu'à ce que la forme et le sens, une fois stabilisés, atteignent ce qu'on a pu donner de soi. Réécrire jusqu'à ce que les textes soient devenus lisibles par des lecteurs qui ne connaîtront pas ce qu'on a traversé pour écrire.

Heures, soirées, journées passées à l'ordinateur en lectures-diagnostic et en accompagnements personnalisés...

¹⁹ Didier Anzieu, *Les traces du corps dans l'écriture : une étude psychanalytique du style narratif*, in *Psychanalyse et Langage*, Dunod-Bordas, 1977.

²⁰ D. W. Winnicott, *Jeu et réalité, L'espace potentiel*, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », 1975.

²¹ Pierre Bergounioux, *Le grand Sylvain*, Verdier, 1996.

Accompagner les traversées jusqu'à l'autre rive, passer les dernières étapes, finir. Encore fallait-il conduire vers cette responsabilité qu'on connaît : d'avoir à considérer son texte abouti, avant de s'en séparer, et de le laisser aller dans un monde où les lecteurs ne sont favorables que de surcroît.

On avance sur un fil

J'ai montré les différentes formes des écoutes convoquées, successivement et alternativement, dans l'accompagnement de l'écriture d'autrui. J'ai montré la variation des écoutes dans les relations de travail. Dans les groupes les écritures s'adressent à l'entourage favorable, au maternel, à sa capacité à recevoir et faire écho.

S'adresser. Les mots qui se déploient, *sur le divan*, dans l'adresse à l'écoute silencieuse, ceux qui s'inscrivent, *sur la page*, dans l'adresse à l'écoute lectrice, les mots cherchent un sens qui s'ignore, et le construisent en s'adressant.

Mais l'écriture fraye d'autres ouvertures. Cette écriture, la mienne, pose, pour elle-même, la question : à qui s'adresse-t-elle ?

On avance sur un fil, avec soi, les autres, la beauté, le travail. On avance sur un fil, il s'agit d'être là. Au groupe, aux écritures, à la multiplicité infinie des affects qui suscitent, éprouvent et traversent, dans l'immédiateté intense des présences singulières et plurielles. On avance sur un fil et la frontière est fragile, entre la beauté perdue qu'on porte au cœur, et la beauté qu'on cherche dans l'écriture.

La frontière est fragile. Cette mère qu'on a été, était-elle bonne ? Trop bonne ? Suffisamment ? Encore une question dans la langue, encore une question de frontière. Entre le *bon* et le *suffisamment*, Winnicott inscrit, dans le bon de la présence maternelle, une relativité. La mère est présente, mais pas toute ; elle est aussi orientée vers d'autres désirs que celui d'être à l'enfant.

Quels sont les autres désirs qui m'habitent lorsque je construis l'entourage favorable avec les groupes ? La beauté féconde, ce que l'écriture en transforme dans les récits. Ces désirs s'inscrivent dans mes pratiques, avec leurs exigences. À ces exigences je suis tenue, avec elles je conduis, j'accompagne.

La frontière est fragile. Elle est une perte, un renoncement, une traversée.

Voilà, c'était cela, l'inconnu cherché dans l'écriture. Il fallait écrire cela, cette perte, cette frontière, la traversée. Il le fallait, *pour créer, contre détruire* ; pour le travail que c'est. Il le fallait, avec l'art, avec la psychanalyse, et pour ce que les livres, depuis l'opacité souterraine, apportent au jour.

J'écris pour vous, que j'ai accompagnés dans cette expérience, pour ce que nous avons créé ensemble, qui dépasse ce que nous avons pensé. Aujourd'hui vos textes existent ; pendant des mois, ensemble, nous en avons pris soin. « Créer c'est donner à d'autres hommes des yeux qu'ils ne connaissent pas. » (Gantheret, *Petite route du Tholonet*.)²² Sur ces mondes, qui sont les vôtres, sur ces territoires humains délivrés dans vos textes, vous m'avez ouvert vos yeux.

²² François Gantheret, *Petite route du Tholonet*, Gallimard, coll. « L'un et l'autre », 2005.

J'écris pour le privilège d'avoir assisté à la naissance de vos textes, pour la beauté dont ils portent les signes, pour le temps qu'il faut pour affermir des formes vivantes de récits. J'écris pour cette récolte, aujourd'hui ; après les tumultes de notre traversée. J'écris pour vous que j'ai conduits.

Je ne connais les fruits du travail qu'une fois que je vous lis.

Repères biographiques

Claire Lecœur est formatrice consultante. Elle conduit des groupes et accompagne des personnes vers l'écriture littéraire, de l'expérience, ou encore vers des réconciliations avec l'écriture au travail. Elle a accompagné l'écriture de deux ouvrages collectifs : *Un quartier pas comme les autres*, écrit par les habitants du quartier Les Renardières, à Châtellerault, (Manuscrit.com, 2001). Et *Fenêtre sur*, une écriture des pratiques de l'équipe de La Parenthèse, structure intermédiaire d'accueil de familles en difficultés, (Ed. La Parenthèse, Clamart, 2004). Elle intervient principalement dans le cadre d'un centre de formation spécialisé dans les pratiques de l'écriture et de la lecture : Aleph-Écriture. Elle y conduit notamment un cycle de création littéraire – *Récits de vies* –, *Les mots de l'expérience*, et des accompagnements personnalisés. Elle forme des personnes au métier de *Faire écrire*.

<lecoeur.claire@wanadoo.fr>

Références bibliographiques

Anzieu, D., 1992, *Le corps de l'œuvre*, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient ».

Anzieu, D., 1996, *Créer détruire*, Dunod.

Anzieu, D., 1977, *Les traces du corps dans l'écriture : une étude psychanalytique du style narratif*, in *Psychanalyse et Langage*, Dunod-Bordas.

Bergounioux, P., 2000, *La puissance du souvenir dans l'écriture*, Pleins feux.

Bergounioux, P., 1996, *Le grand Sylvain*, Verdier.

Bon, F., 2005, *Tous les mots sont adultes*, Fayard.

Cachard, C., 1986, *L'autre histoire*, Des femmes.

Duras, M., 1993, *Écrire*, Gallimard.

Fedida, P., 1978, *L'absence*, Gallimard.

Gantheret, F., 1984, *Incertitude d'Éros*, Gallimard, Coll. « Connaissance de l'inconscient ».

Gantheret, F., 1996, *Moi, Mondes, Mots*, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient ».

Gantheret, F., 2005, *Petite route du Tholonet*, Gallimard, coll. « L'un et l'autre ».

Germain, S., 2004, *Les personnages*, Gallimard, coll. « L'un et l'autre ».

Gracia, S., 2003, *Être là*, www.remue.net.

Perec, G., 1975, *W ou le souvenir d'enfance*, Denoël, coll. « Les lettres nouvelles ».

Pontalis, J.-B., 2003, *Traversée des ombres*, Gallimard.

Sautière, J., 2003, *Fragmentation d'un lieu commun*, Verticales.

Winnicott, D.W., 1975, *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient ».